

Retrouver ce titre sur Numilog.com
1894-1994

Jean-Pierre Daviet
Michel Germain



préface
Emmanuel Le Roy Ladurie

CREDIT COMMERCIAL DE FRANCE
une banque dans le siècle



RETOUR À LA PAGE 1

*En couverture :
le hall de la succursale
Lafayette.*

DL-03 05 1996 118608

Conseil éditorial
et réalisation :
Les éditions Textuel
7, rue Lacuée
75012 Paris

Direction artistique :
Luce Pénot

Secrétariat d'édition :
Edith Saint-Germain

Iconographie :
Catherine Aygalinc
et Hélène Orizet

Maquette :
Isabel Gautray

Direction éditoriale :
Malcy Ozannat



Jean-Pierre Daviet
Michel Germain

Préface par Emmanuel Le Roy Ladurie

Une banque dans le siècle





*Charles de Croisset,
président du CCF.*

Notre histoire par Charles de Croisset

Voici donc notre histoire. Ce n'est pas l'histoire d'un empire, d'un pays ou d'une civilisation. C'est l'histoire d'une entreprise de banque ; cette entreprise a traversé un siècle où beaucoup ont sombré. A travers son histoire nous voyons passer tout ce qui a compté pour ceux qui nous ont précédé : la morale, le patriotisme, l'étalon-or, les colonies et la grammaire ; le prestige alors intact du progrès, les frères Lumière et leur prodigieuse invention, le bel écran des destinées humaines, et Pathé, et Marconi, et les Expositions universelles, leurs temples de l'industrie, leurs fêtes mécaniques.

Eux, nos ancêtres, nous les voyons travailler sans relâche, en jaquette et en col dur, devant de hauts comptoirs en bois poli. Souvenons-nous de leur patience, de leur ardeur, des aventures où leur esprit d'entreprise a conduit le siècle. Nous les voyons réussir. Nous les voyons aussi craindre le présent, lorsque la Bourse craque et que la crise déferle. Nous les voyons partir pour la guerre, une guerre après l'autre, où beaucoup ont péri, ou ont été meurtris, puis revenir à leurs travaux, avec dignité.

Regardez-les : ceux du CCF s'essayent à tout. Rien ne leur est étranger. Ils financent d'austères usines et les grands express internationaux qui glissent à travers l'Europe. Ils rêvent des trésors de l'Outre-Mer, des bienfaits de l'électricité, de l'avenir de la Russie, des champs pétrolifères de Mossoul. Ils veulent, selon les mots de Lawrence, le roi sans couronne d'Arabie, rêver leur rêve les yeux ouverts et le rendre possible. Un auteur aujourd'hui un peu passé de mode et qui s'appelait Marx a vu en eux, et en leurs semblables, l'une des premières forces de l'histoire.

Si j'évoque leurs figures, ce n'est pas seulement par nostalgie. C'est que nous sommes comptables de ce qu'ils nous ont laissé. Cette entreprise que nous avons reçue, nous devons la transmettre à nos successeurs, meilleure encore, modernisée,

plus efficace, capable d'affronter d'autres difficultés, de relever d'autres défis. C'est aussi que l'histoire de notre établissement comporte bien des enseignements utiles. Plusieurs fois, par défaut de prudence ou par défaut de dynamisme – et ces deux qualités, dans ce métier si particulier qui est le nôtre, doivent toujours être présentes ensemble – la banque n'a pas su prévoir et s'adapter. Ne nous contentons jamais de ce qui est ; regardons au-delà, devant nous, plus loin.

Qu'ils aient été ou non explicitement formulés, trois principes ont guidé nos aînés. Ce sont les mêmes qui doivent nous inspirer aujourd'hui. Tout d'abord, une extrême attention portée à la clientèle. A voir comme notre banque a su accompagner ses clients, tout au long de leur histoire, et leur rester fidèle au milieu des traverses – que l'on songe à la grande crise d'avant-guerre – on mesure toute la force de l'exemple qui nous est laissé. Ensuite, le souci permanent de nos actionnaires : là, c'est de leur confiance, avant tout que nous sommes les dépositaires. Attachons-nous à ne jamais les décevoir. Enfin, la conscience d'appartenir à un pays, dont notre banque se veut citoyenne. Elle a montré plusieurs fois, et de manière particulièrement digne durant les guerres et les épreuves, qu'elle se sentait liée au devenir commun. Elle le restera. A l'intérieur, par le développement de cette harmonie des relations sociales qui a toujours constitué l'un de nos objectifs majeurs. A l'extérieur, par une participation active et responsable à la vie de la cité. Voilà donc, dessiné à grands traits, l'effort que nous devons fournir. Cet effort permanent doit être un effort commun. Là est peut-être la plus grande force de notre maison, dans cette tradition partagée par tous et qui nous oblige à préférer l'exigeant au facile, le meilleur à l'immédiat. Notre banque est en création continue. Elle a toujours été dans le mouvement de son siècle. Moins que jamais, elle ne peut s'arrêter, se reposer. C'est en continuant à regarder devant, plus loin, qu'elle restera elle-même. Cesserions-nous de vouloir, notre maison cesserait d'exister. Nous ne vivons, après tout, que son premier centenaire. Continuons donc, nos clients et nos actionnaires nous y convient.

Préface

par Emmanuel Le Roy Ladurie

Le Crédit Commercial de France était-il au point de dépasser un Crédit Commercial de Suisse ? On serait tenté de le croire, à condition d'annexer à la Confédération une partie de l'Alsace dont provenaient quelques-uns des cadres initiaux de cette jeune compagnie bancaire. Considérons en effet la double zone qui s'étend du Nord au Midi, depuis le Haut-Rhin jusqu'au Rhône supérieur ; ou bien envisageons encore, de façon synonyme, l'espace maintes fois protestant qui s'intercale entre Mulhouse et Bâle d'une part, Lausanne et Genève d'autre part : cet espace et cette zone ont fourni les familles fondatrices de la maison CCF, ensevelies en longue période dans l'anonymat d'un injuste oubli dont MM. Daviet et Germain, les auteurs du présent ouvrage, tentent de les tirer, et les tirent effectivement avec brio, en notre temps. Faut-il se scandaliser du tropisme helvétique ainsi révélé ? Nullement. Les rois de France allaient bien chercher leurs épouses, après tout, dans le « vivier » de la maison ducal de Savoie. Par ailleurs, les reines françaises y dénichaient leurs maris savoyards. Montagne pour montagne, la Suisse républicaine est pépinière non point de souverains mais de financiers, de banquiers. La huguenerie helvétique, si puissante, n'a certes pas manqué d'un sens efficace et religieux des affaires. Il est vrai que depuis les années 60, le CCF recrute volontiers son PDG parmi d'anciens élèves, de très haut niveau, de l'École nationale d'administration. Mais puisque maintenant l'ENA s'installe en zone strasbourgeoise, la boucle, un de ces jours, sera peut-être bouclée ! Les connexions alsaciennes, sinon helvétiques finiront-elles par retrouver, tôt ou tard, leurs lettres de noblesse, d'ici à quelques décennies, dans la célèbre Banque des Champs-Élysées ?

Né au temps de Sadi Carnot, des frères Lumière, de Casimir-Perier (et de l'affaire Dreyfus alors commentée), le CCF fut d'abord une BSF (Banque Suisse et Française) ; elle démarrait petitement ; mais la montée en puissance, par la suite, fut des plus rapides. En moins de vingt années, l'établissement devient l'une des dix grandes banques de la capitale française, et ce

malgré le fâcheux événement que fut, à ce point de vue comme à tant d'autres, la Première Guerre mondiale. Durant la Belle Époque, et jusqu'à la veille de la déclaration de ce conflit, le capital de base du futur CCF fut multiplié par quarante, ce qui en période de monnaie stable (le franc or, mis à part l'épisode des assignats, n'avait pas bougé de 1726 à 1914) constituait une performance qui vaut d'être notée. En 1929, à la veille de la crise mondiale, le CCF se hisse au sixième rang des banques françaises, derrière quelques autres places de gros calibre, telles que le Crédit Lyonnais, la Société Générale, ou Paribas. Et cette croissance d'une entreprise continuera plus ou moins, malgré la crise des années trente, a fortiori après celle-ci.

Quant aux employés, on en comptait dix-sept en 1894, plus de quatre mille en 1961 et sept mille six cents en 1982, voire douze mille pour l'ensemble du groupe. En moins d'un siècle, les effectifs ont donc été multipliés par mille ou davantage si l'on compare l'actuel CCF avec la minuscule officine helvétique qui fut matricielle, dès 1891, de la jeune BSF de 1894. Tenons compte du fait qu'il n'y a guère de continuité familiale entre les lignages des fondateurs et ceux des dirigeants actuels ; ne peut-on dire dans ces conditions que la banque CCF, d'une certaine manière, est aussi le fait essentiel de ses milliers d'employés, envisagés comme permanente, sympathique et puissante collectivité travailleuse ; cependant que la même entité dépend, au sommet, des managers et détenteurs de capitaux.

Une banque, c'est d'abord un immeuble, si possible impressionnant. Un grand building, au 20, rue La Fayette, eut lors des « Enfances » le privilège d'abriter l'institution en grand essor durant la première décennie de notre siècle. Et puis en plein ciel de gloire, à quelques instants de la place de l'Étoile, viendra l'enracinement quasiment définitif aux Champs-Élysées. Et cela dans des locaux qu'avait illustrés Mata Hari, danseuse nue, ultérieurement « espionne », assez sottement fusillée en 1917, au grand dam de ses employeurs germaniques qui, à vrai dire, n'en avaient cure.

Donc, une maison ; mais aussi deux maisons, trois maisons, et bien davantage. Une dizaine d'agences parisiennes étaient prévues dès 1914, désignées respectivement, pour chacune d'entre elles, par une lettre de l'alphabet. Elles sont presque toutes mises en place

l'an 1919, les événements catastrophiques des quatre années du premier conflit étant la cause quand même d'une ou deux « absences » parmi ces projets. L'usage de la succursale bancaire de plus en plus va se répandre. Et par exemple, l'année 1968 pour le CCF, n'a pas tellement à voir avec les « événements » d'un certain mois de mai ; mais elle est corrélée davantage à l'enracinement d'une nouvelle succursale dans le ravissant hôtel de Mirman à Montpellier ; Mirman, autrement dit une vieille construction languedocienne d'un préclassicisme très pur, avec escalier à vis et margelle de puits. Voici seulement une dizaine d'années, on comptait plus de quatre cents sièges « secondaires » – j'emploie cet adjectif faute d'un meilleur terme – relevant du CCF, en France et dans de nombreux pays étrangers, jusqu'aux antipodes. Ainsi s'étendait, d'une année sur l'autre, le réseau des points d'appui de la firme financière ; ainsi s'étendait ce réseau au rythme même où fleurissaient, comme autant de géraniums, les boutonnières des vestons du personnel, ornées de ce fait et pour bien d'autres motifs, de Légions d'honneur somme toute méritées.

La liste des participations, des soutiens, des organismes affiliés ou crédités, se lit comme un poème de Prévert, et cela dès les années 1900. Société Nestlé, Alsacienne de constructions mécaniques, affaires de sucre, mines d'or d'Afrique du Sud, exportations américaines de charbon ; et puis l'électricité, toujours elle, à Bordeaux, Clichy, Paris, Dives, dans le Nord... Le triphasé, l'acétylène, les brasseries, les pyrites de Huelva, les minerais de fer de Crimée (avant la révolution russe). Plus généralement, et de la façon la plus sérieuse, c'est bien l'investissement dans les industries de pointe ou d'avant-garde, à commencer par le « Tout-électrique », qui a permis le démarrage fabuleux du CCF, pendant les deux décennies de la Belle Époque, antérieures au grand massacre.

Encore en 1987, lors des actes de privatisation promulgués par le gouvernement Chirac, quatre des principaux partenaires du CCF, retombé dès lors en mains privées, se définissaient comme compagnies industrielles, acheteuses d'une partie du capital du nouveau groupe, issu des biens transitoires de l'État. Parmi ces compagnies manufacturières, figuraient quelques-unes des sociétés associées depuis belle lurette au CCF ; elles comptent toujours parmi

les plus modernes et les plus dynamiques : nous pensons à Alcatel-Alsthom, Lafarge-Coppée, Thomson, Rhône-Poulenc...

Dès sa phase embryonnaire, en tout cas dès son baby boom post-embryonnaire, après 1900, le CCF, on l'a vu, s'est drapé dans un modernisme du meilleur aloi. Électricité, cinéma, téléphones, automobiles, et tutti quanti : un demi-siècle plus tard, l'établissement des Champs-Élysées accède parmi les premiers ou parmi les pionniers, aux nouvelles techniques de l'information et du calcul. Dans leurs débuts, elles ne suppriment pas d'emplois, bien au contraire ; elles n'empêchent pas les effectifs humains, salariés du groupe, d'augmenter en nombre, tels qu'on peut les décomposer par le recensement des fiches de paie mensuelles, établies aux bons soins des services du personnel du CCF. Dès l'après-guerre, les cartes perforées font leur apparition in situ. En 1953, émerge une première machine à calculer : elle occasionne, il est vrai quelques épisodes de chômage parmi le personnel féminin. La reprographie, quant à elle, persiste longtemps à mettre en œuvre une antique et aquatique machine à copier, digne du musée des Arts et traditions populaires.

Mais voici que « déboule » l'ordinateur à partir de 1959, avec les succès, le dynamisme... et parfois les échecs qui furent l'apanage de ce genre d'appareil. Quant à la télématique, au Minitel, sans même parler de la banque à domicile et des guichets bancaires pour voiture, on les voit poindre ou s'activer dès la deuxième année du premier mandat de l'actuel président de la République. Les Sicav (dont le nom fait penser aux invasions barbares qui mirent à mal et même à mort l'empire romain) sont surtout le fait de la seconde moitié des années 1980. Quant à la publicité, elle a décidément vaincu tous les préjugés antérieurs ; et cela à partir de 1985, jusqu'en 1993, date qui n'est nullement limitative : « Investissez dans la réussite », « Penser l'argent avec intelligence », « C'est tous les jours qu'on juge sa banque ».

C'est dans le malheur pourtant, aux années difficiles, voire tragiques, qu'on jauge une institution. Le CCF, comme l'ensemble des entités de toute espèce qui composent la France ou l'Europe, a connu sa juste part de misère, ou plutôt son injuste portion entre 1894, date de naissance, et 1994, année terminale de notre « coup d'œil ». Inutile de mentionner à ce propos la

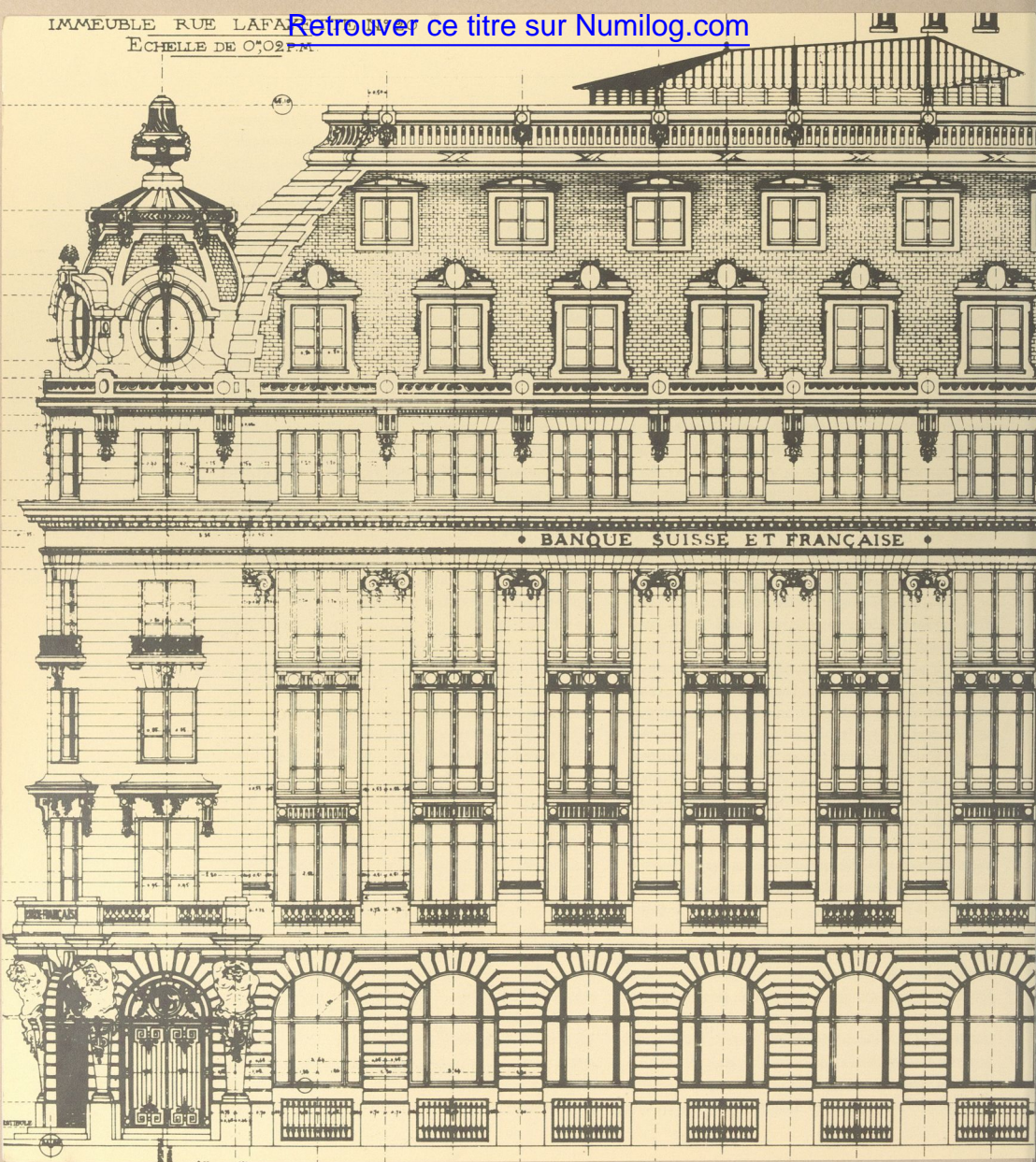
« crissette » de 1894 : difficultés de la place de Londres, des dettes argentines, du textile et des problèmes du change, tant en Autriche que dans les pays latins. Au total, il n'y avait pas là de quoi « fouetter un chat » : cela n'empêcha nullement la mise en place de la toute juvénile Banque Suisse et Française. La guerre de 1914, on s'en serait douté, c'est une autre affaire : soixante trois tués dans le personnel... La création de nouveaux liens avec les Etats-Unis au cours de la « World War One », liens qui sont appelés à durer, représente une compensation, si l'on peut dire, assez faible. Les soldats yankees sauvaient la France ; ils apportaient aussi avec eux leurs habitudes de consommation : chewing-gums, cigarettes américaines... Ils ont besoin, à leur tour, d'agences bancaires ou de techniques de transferts financiers : le CCF, à ses guichets se fait une gloire de les leur offrir.

S'agissant toujours de la Grande Guerre, les auteurs du présent livre rappellent aussi que l'occupation allemande de 1914-1918 dans les territoires du Nord ne fut pas une partie de plaisir ; on a tendance au terme du XX^e siècle, à oublier quelque peu ces rudes épreuves de jadis. Quelques proches collaborateurs du CCF (qui prenait à cette époque son nom ou sigle définitif) payèrent de leur vie les tribulations qui furent infligées du fait de l'occupant parmi nos régions septentrionales. Dans un style bien différent, la crise de 1929 et des années suivantes va laisser, sur un corps demeuré vigoureux, diverses cicatrices. Il a fallu, pendant les deux lustres qui précédèrent le second conflit mondial, mettre un frein à la fureur de l'essor des *roaring twenties*, liquider telle ou telle participation, payer aimablement en or des clients mal embouchés qui se ruaient sur les guichets (quitte à les éjecter par la suite), et finalement survivre. Survivre pour arriver sain et sauf jusqu'aux troisièmes ou quatrièmes catastrophes, celles de la guerre de 1939-1945. Ce fut entre autres l'occasion pour le CCF de démontrer la rectitude de sa ligne politique ou morale ; en particulier à propos des confiscations de biens juifs ; elles frappèrent de plein fouet le vieil associé que constituait pour la banque mûrissante les Galeries Lafayette. Les présidents successifs du CCF, Davillier en tête, surent résister aux pressions allemandes ; ils rendirent au légitime propriétaire, dès la Libération, les actifs des grands magasins qu'ils avaient gérés *in absentia* pendant plusieurs

années, avec le consentement tacite des personnes concernées. Aussi bien, fait remarquable pour une grande banque, à priori visée par l'épuration, le CCF n'eut pas de problèmes au titre des opérations judiciaires parfois tumultueuses qui suivirent la Libération.

Il serait bien sûr tout à fait indécent de faire figurer la nationalisation de 1981, parmi les catastrophes antibancaires du XX^e siècle. Il demeure vrai que les dirigeants des entreprises nationalisables tinrent souvent pour un traumatisme, à tort ou à raison, les initiatives nationalisatrices des années climatiques 1981-1982. Et pourtant... très convenablement géré, le CCF semble avoir tiré le meilleur de cette expérience originale, de nos jours presque unique au monde, dont notre pays n'avait pas connu l'équivalent depuis 1945. La même banque, revenue ces temps-ci dans le secteur privé, fait face désormais de son mieux à ces grands défis que sont la récession et le chômage massif ; cette « désoccupation » des jeunes surtout, dont toute institution financière se sent non pas coupable, certes ; mais moralement responsable quant aux remèdes à trouver, quant aux solutions à définir.

Le second millénaire, ou du moins l'extrême fin d'icelui, fut plutôt clément aux dirigeants comme au personnel de la minuscule « boutique » suisse devenue Crédit Commercial de France. Souhaitons, sans aller trop loin, sans optimisme excessif, que le troisième millier d'années auquel nous serons confrontés dans moins d'une décennie apporte à cette grande banque française une éclatante confirmation d'existence et les promesses de nouveaux accroissements. Le temps n'est plus où, à l'instar des antisémites (de droite) et de certains révolutionnaires (de gauche), on diabolisait les banquiers. Il n'est pas question pour autant de les diviniser dorénavant, ni de les tirer de leur purgatoire symbolique en direction d'un séjour paradisiaque à la fois irréel et illusoire. La mise en valeur des activités présentes et passées du CCF nous fournit surtout l'occasion pour finir d'évoquer le rôle décisif qu'il joue, qu'il doit jouer, dans le développement des échanges, dans l'animation économique générale si malaisée en 1994 encore, et donc indirectement pour le moins, dans le souhaitable octroi des postes de travail à ceux-là même, trop nombreux, qui en sont aujourd'hui dépourvus.



1894 / 1917

Le Crédit Commercial de France est l'héritier de la Banque Suisse et Française, fondée en 1894 à partir de la succursale de Paris de la Banque Fédérale. Deux hommes, Ernest Méja et Benjamin Rossier, marquent de leur empreinte cette période de l'histoire de la Banque. Ils dirigent la Banque Fédérale à Paris depuis 1890 et ils président à la création de la Banque Suisse et Française qui en reprend la clientèle et les locaux parisiens.

Le 18 juin 1894, l'acte officiel, signé 70, rue Saint-Lazare dans les bureaux de maître Charles-Paul Tollu, fonde les statuts de la BSF. Le 28 juin de la même année, une assemblée constitutive définit les responsabilités des principaux dirigeants. Le premier exercice débute le 1^{er} juillet. Ernest Méja et son adjoint Benjamin Rossier sont assistés dans leur entreprise par Alexandre Hatet, qui préside le premier conseil d'administration. Théodore Favarger lui succède en 1902. Adolphe Salles accepte en 1904 ce mandat qu'il remplira pendant vingt ans.

La création de cet établissement s'inscrit, en ce début de siècle, dans un contexte de forte expansion de la profession bancaire. Pourtant, les circonstances ne sont pas toujours favorables. Les menées anarchistes inquiètent le pays, au moment surtout de l'assassinat du

1894
1917

président Sadi Carnot ; un pays qui s'apprête aussi à se diviser contre lui même à l'occasion de l'affaire Dreyfus. Dans le domaine économique, l'année précédant la naissance de la BSF a été difficile dans de nombreux secteurs, notamment ceux des industries textiles, victimes d'une forte récession. L'activité de la place de Londres s'est ralentie et la City a adopté une position attentiste. Les marchés financiers observent avec scepticisme la politique du président américain Cleveland. L'Argentine, surendettée, a suspendu le paiement des intérêts d'une partie de sa dette. A des titres divers, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne connaissent des problèmes de change. Pourtant, la France présente des opportunités évidentes. Elle est à cette époque l'un des pays les plus en vue de l'Europe économique, tant à cause de la solidité de son assise financière que de la croissance de son industrie. Mentalités et habitudes concourent à lui assurer une épargne abondante. Le taux d'épargne français est l'un des plus forts du continent européen.

Sous l'impulsion d'Ernest Méja et de Benjamin Rossier, la BSF connaît une évolution rapide. A la date de la fondation, dix-huit employés travaillent au 27, rue Laffitte. Au tournant du siècle, un nouveau siège social est édifié rue La Fayette. Ce bâtiment moderne et imposant tranche sur le modeste appartement bourgeois des origines et donne la mesure du chemin parcouru. En moins de vingt ans, l'insertion réussie de la nouvelle banque, dans une économie nationale elle même en plein développement, fait de la BSF l'un des dix premiers établissements de la place de Paris, et ce malgré la guerre et ses conséquences.

chronologie 1894 / 1917

1894

CCF 18 juin : signature, chez maître Paul Tollu, 70, rue Saint-Lazare, de l'acte de fondation de la Banque Suisse et Française – BSF – société anonyme au capital d'un million de francs, constituée pour une durée de cinquante années. Ernest Méja et Benjamin Rossier, ses fondateurs, dirigent depuis 1890 la succursale à Paris de la Banque Fédérale S.A. 20 et 28 juin : assemblées générales constitutives des actionnaires. 1^{er} juillet : début de l'activité. La BSF établit son siège 27, rue Laffitte, dans les locaux de la Banque Fédérale S.A. Alexandre Hatet est le premier président du conseil d'administration.

1895

Les Frères Lumière déposent le brevet du premier appareil cinématographique. Léon Gaumont construit le chronophotographe et fonde la société Gaumont. Réorganisation des Caisses d'Épargne. Naissance de la Confédération générale du travail. 17 janvier : Félix Faure est élu président de la République.

1896

Benjamin Rossier établit des relations amicales avec Alphonse Kahn et Théophile Bader, les fondateurs des Galeries Lafayette.

Accords franco-anglais sur le Siam. Accords franco-italiens sur la Tunisie.



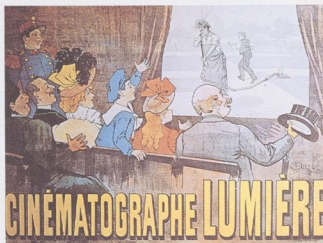
L'Elysée Palace, futur bâtiment du CCF tout juste achevé, fait l'actualité de La Construction moderne le 17 mars 1900. Croquis de l'angle des Champs-Élysées et de la rue de Bassano.

Clément Ader effectue le premier vol dans le parc d'Armainvilliers. Aquarelle de Brenet.

1897

Janvier : le capital de la BSF est porté à 2 millions de francs. La Banque Fédérale S.A. transforme son prêt de 250 000 F en participation. La BSF prend des actions dans la Société du métropolitain.

Premier vol de Clément Ader. Début de la construction de l'Elysée Palace.



Affiche vantant les joies que procure le tout récent cinématographe des frères Lumière, 1898.



24 juin : assassinat de Sadi Carnot. Décembre : premier procès de Dreyfus. Casimir-Perier est élu président de la République.




Le président Sadi Carnot est assassiné lors de l'exposition de Lyon par l'anarchiste Caserio.



Les quatre frères Rossier (à droite Benjamin, debout Albert).

1868

ccf Décembre : le capital de la BSF est porté à 10 millions de francs. La banque figure parmi les premiers actionnaires de la Compagnie générale d'électricité, fondée par Pierre Azaria. Henri Gunther entre à la BSF.

 Marconi établit la première communication par TSF à travers la Manche. Pierre et Marie Curie découvrent le radium.



1899

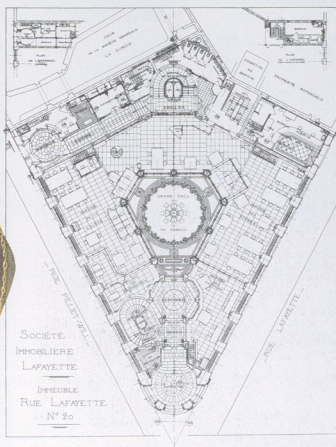
La BSF prend une participation dans la Société des éclairages électriques. Elle finance la première ligne du métropolitain. Octobre : Nestlé devient client de la banque. La Société anonyme de la Tour Eiffel ouvre un compte.

Loi autorisant la création des caisses régionales du Crédit Agricole. 18 février : Emile Loubet est élu président de la République. 11 Mai : inauguration de l'Élysée Palace.

1900

Janvier : nomination d'un représentant permanent à Saint-Petersbourg (Russie).

13 février : la Banque de France célèbre son centenaire. 14 avril : l'Exposition universelle de Paris ouvre ses portes (thème de l'Électricité). 14 juillet : la ligne de métro « Porte de Vincennes - Porte Maillot » entre en service. La Bourse de Paris occupe la première place pour les placements internationaux.



Gaillard, Un garçon de recette de la Banque de France.



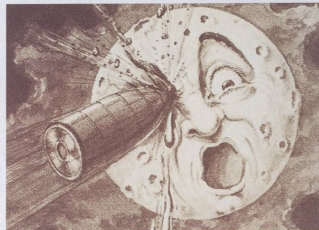
En 1900, l'Exposition universelle fait la une du Figaro illustré.

Plan du rez-de-chaussée des futurs locaux de la BSF.

1901

16 novembre : le conseil d'administration décide le transfert de la banque au 20 bis, rue La Fayette, dans un immeuble loué au baron Gustave de Rothschild. 8 mars : une assemblée générale ratifie la nomination au conseil d'administration d'Emile-Louis Roussy, dirigeant de Nestlé. Charles TOLLU succède à son père, Paul TOLLU, comme notaire de la BSF.

5 janvier : la Reichbank fête son 75^e anniversaire, en Allemagne. 22 janvier : la Reine Victoria s'éteint en Angleterre. 12 décembre : Marconi réussit la première transmission sans fil transatlantique.



L'avant-gardiste Georges Méliès explore la fiction scientifique en réalisant *Le Voyage dans la lune*.

1902

Théodore Favarger préside le conseil d'administration. La BSF aide la CGE à financer l'éclairage de Bordeaux, puis de Marseille.

3 mai : réforme de l'enseignement secondaire en France. Méliès réalise son film *Le Voyage dans la lune*.

1903

La Compagnie française du gramophone devient cliente de la BSF, de même que la Compagnie industrielle des téléphones (ancêtre de CIT Alcatel). Ernest Méja se rend à Saint-Petersbourg.

16 juillet : à Berlin, une conférence internationale établit des rapports fixes entre les monnaies indexées sur l'or et celles indexées sur l'argent.
19 juillet : création du premier tour de France cycliste.
10 décembre : les époux Curie obtiennent le Prix Nobel de physique.
17 décembre : premier vol de l'avion motorisé des frères Wright.

1904

Adolphe Salles, gendre de Gustave Eiffel, est nommé président du conseil d'administration.

La banque d'Italie est fondée.
Début du percement du canal de Panama par Ferdinand de Lesseps.
Création de la Banque de l'Union Parisienne -BUP.
Alliance de la France avec l'Angleterre (entente cordiale).

Le cuirassé Potemkin sera immortalisé par le cinéaste Eisenstein vingt ans plus tard.

1905

Benjamin Rossier joue un rôle essentiel dans la fusion entre Nestlé et la Anglo-Swiss Condensed Milk Cy. Il entre au conseil d'administration des Grands Moulins de Corbeil.

Mars : mort de Jules Verne.
Avril : naissance de la SFIO à Paris.
27 juin : à Odessa, révolte des marins du Potemkine contre le pouvoir tsariste.
3 juillet : séparation de l'Eglise et de l'Etat en France.
L'A.O.F. (Afrique-Occidentale française) fédère les colonies françaises de l'Ouest africain.
Fondation de la Banque Hou Pou, future Banque de Chine.

1906

Juin : le capital de la banque est porté à 15 millions de francs. Adolphe Salles et Emile-Louis Roussy fondent la Société immobilière Lafayette. Ils achètent les terrains du futur siège de la BSF.
La Société de télégraphie sans fil Marconi devient cliente.

Création, en France, du ministère du Travail.
17 janvier : Armand Fallières est élu président de la République.

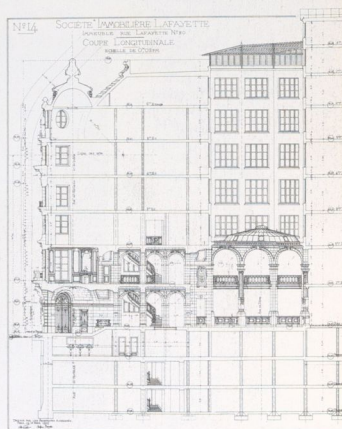


La TSF poursuit ses prodiges et permet une communication entre Paris et Casablanca en 1907.

1907

La BSF devient le correspondant à Paris de la Banque Nationale Suisse.
Début de la construction de l'immeuble de la rue La Fayette.

Alliance avec la Russie (triple entente).
10 juin : départ de la course automobile Paris-Pékin.
Naissance du cubisme.



Coupe longitudinale de l'immeuble du 20, rue La Fayette, 1907.

1908

CCF Novembre : la BSF s'installe dans ses nouveaux locaux, au 20, rue La Fayette. Léon Gaumont devient client.

25 juin : constitution de l'A.E.F. (Afrique-Équatoriale française).
25 juillet : Jeux olympiques de Londres.
La Ford T, première voiture produite à la chaîne, est commercialisée aux USA.

Le plus grand paquebot du monde, Le Titanic, fait naufrage le 15 avril 1905.

1909

La BSF aide les Galeries Lafayette à porter leur capital à 30 millions de francs. La banque prête à ses dirigeants l'argent nécessaire à la souscription. Elle est le premier correspondant des banques suisses à Paris.

24 février : crise dans les Balkans.
6 avril : L'Américain Robert E. Peary atteint le pôle Nord.
25 juillet : Blieriot traverse la Manche en avion.

1910

Benjamin Rossier est nommé administrateur des Galeries Lafayette. 4 décembre : décès d'Ernest Méja. Benjamin Rossier assure seul les responsabilités d'administrateur-délégué.

5 avril : loi sur les retraites ouvrières en France. L'âge de la retraite est fixé à soixante-cinq ans.
6 juin : accueil triomphant à Paris du Dr Charcot de retour de l'Antarctique.

1911

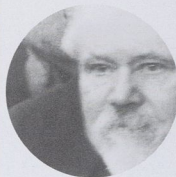
La Société Pathé phono-cinéma devient cliente de la banque, ainsi que la Compagnie générale radiotélégraphique. Hugues Jequier, cousin de Benjamin Rossier, entre à la BSF.

14 décembre : le Norvégien Roald Amundsen atteint le pôle Sud.
30 décembre : Sun Yat-Sen proclame la république à Nankin.

1912

Le 2 mars, la BSF porte son capital à 25 millions de francs. La banque implante ses premières agences de quartier, à Paris. Les Galeries Lafayette portent leur capital à 40 millions de francs avec l'aide de la BSF. Benjamin Rossier recrute son frère, Albert Rossier, comme sous-directeur.

1^{er} janvier : proclamation de la République chinoise.
15 avril : le Titanic fait naufrage.
1^{er} août : le service postal aérien Paris-Londres est inauguré.



Raymond Poincaré devient président de la République française en 1913.

1913

Le capital de la BSF est porté à 40 millions de francs. Victor Duthoit ouvre, à Tourcoing, la première agence régionale de la BSF. Juin : reprise des baux et des agences de la Société de Banque et de Change, à Paris. Jean Davillier, futur président, entre au CCF. Juillet : ouverture de la succursale de Lille. La banque crée une caisse des retraites pour ses employés.

L'Angleterre, la France et l'Allemagne détiennent 83 pour 100 des investissements internationaux.
17 janvier : Raymond Poincaré est élu président de la République.
23 septembre : Roland Garros traverse la Méditerranée en avion.



L'EMPRUNT DE

Crédits photographiques

Chapitre I

Page 10 : CCF.
 Page 13 : en haut : CCF ; au centre, à gauche : Ciné-Plus, Paris ; au centre, à droite : Jean-Loup Charmet, Paris ; en bas, à gauche : Jean-Loup Charmet, Paris ; en bas, à droite : CCF.
 Page 14 : en haut : Jean-Loup Charmet, Paris ; en bas, de gauche à droite : Jean-Loup Charmet, Paris ; Banque de France, Paris ; CCF ; Cinéstar, Paris, © Malthé-Méliès/Spadem 1994 pour l'œuvre de Méliès, Le Voyage dans la lune.
 Page 15 : à gauche : L'illustration/Syigma, Paris ; à droite, en haut : Jean-Loup Charmet, Paris ; à droite, en bas : CCF.
 Page 16 : à gauche : Kharbine-Tabapor, Paris ; à droite : L'illustration/Syigma, Paris.
 Page 17 : en haut : L'illustration/Syigma, Paris ; en bas, de gauche à droite : CCF.
 Page 18 : Roger-Viollet, Paris.
 Page 19 : ND-Violet, Paris.
 Page 20 : Bibliothèque nationale, Paris.
 Page 21 : en haut : Kharbine-Tabapor, Paris ; en bas : Jean-Loup Charmet, Paris.
 Page 22 : à gauche : CCF ; à droite : CCF.
 Page 23 : CCF.
 Page 24 : CCF.
 Page 25 : CCF.
 Page 26 : à gauche : Kharbine-Tabapor, Paris ; à droite : CCF.
 Page 27, en haut : Edimédia, Paris ; en bas, à gauche : CCF ; en bas, à droite : CCF.
 Page 29 : CCF.
 Page 30 : CCF.
 Page 31 : en haut : CCF ; en bas : Jean-Loup Charmet, Paris.
 Page 32 : Jean-Loup Charmet, Paris.
 Page 33 : CCF.
 Page 34 : CCF.

Page 35 : à gauche : CCF ; à droite : CCF.
 Page 36 : CCF.
 Page 37 : en haut : Jean-Loup Charmet, Paris ; en bas : Kharbine-Tabapor, Paris.
 Page 38 : en haut : CCF ; en bas : Kharbine-Tabapor, Paris.
 Page 39 : en haut : Jean-Loup Charmet, Paris ; en bas : CCF.
 Page 40 : Kharbine-Tabapor, Paris.
 Page 41 : CCF ; en bas : CCF.
 Page 42 : en haut : CCF ; en bas : CCF.
 Page 43 : CCF.
 Page 44/45 : CCF.
 Page 46 : en haut : CCF ; en bas, à gauche : Collection Siroet-Angel, Paris ; en bas, à droite : CCF.
 Page 47 : Viollet, Paris.
 Page 48 : CCF.
 Page 49 : CCF.
 Page 50 : CCF.
 Page 51 : CCF.

Chapitre II

Page 52 : CCF.
 Page 54 : CCF.
 Page 55 : à gauche : CCF ; au centre : CCF ; à droite : L'illustration/Syigma, Paris.
 Page 56 : à gauche, en haut : Tallandier, Paris ; à gauche, en bas : L'illustration/Syigma, Paris ; à droite, en haut : L'illustration/Syigma, Paris ; à droite, en bas : Jean-Loup Charmet, Paris.
 Page 57 : à gauche, en haut : CCF ; à gauche, en bas : CCF ; à droite, en haut : Keystone, Paris ; à droite, en bas : Keystone, Paris.
 Page 58 : à gauche, en haut : Harlingue-Violet, Paris ; à gauche, en bas : Edimédia, Paris ; à droite, en haut : La Vie du Rail, Paris.
 Page 59 : à gauche, en haut : La Vie du Rail, Paris ; à gauche, en bas : Keystone, Paris ; à droite, en haut : Keystone, Paris ; CCF.
 Page 60 : Tallandier, Paris.
 Page 61 : en haut : CCF ;

en bas : L'illustration/Syigma, Paris.
 Page 62 : CCF.
 Page 63 : en haut et en bas : CCF.
 Page 64 : en haut et en bas : CCF.
 Page 65 : à gauche et à droite : CCF.
 Page 66 : Jean-Loup Charmet, Paris.
 Page 67 : à gauche : CCF ; à droite : Jean-Loup Charmet, Paris.
 Page 68 : à gauche et à droite : CCF.
 Page 69 : en haut et en bas : CCF.
 Page 70 : en haut : CCF ; en bas : Cap-Violet, Paris.
 Page 71 : à gauche : Boyer-Violet, Paris ; à droite : Kharbine-Tabapor, Paris.
 Page 72 : à gauche : CCF ; à droite : Kharbine-Tabapor, Paris.
 Page 73 : Harlingue-Violet, Paris.
 Page 74 : Jean Dieuzaide/CCF.
 Page 75 : à gauche : Kharbine-Tabapor, Paris ; en haut, à droite : Jean-Loup Charmet, Paris ; en bas, à droite : Edimédia, Paris.
 Page 76 : Léonard de Selva-Tabapor, Paris.
 Page 77 : en haut et en bas : CCF.
 Page 78/79 : CCF.
 Page 80 : Harlingue-Violet, Paris.
 Page 81 : en haut : Boyer-Violet, Paris ; en bas : Kharbine-Tabapor, Paris.
 Page 82 : CCF.
 Page 83 : CCF.
 Page 84 : à gauche : Edimédia, Paris ; à droite : Roger-Violet, Paris.
 Page 85 : à gauche : Kharbine-Tabapor, Paris ; à droite : Keystone, Paris.
 Page 86 : CCF.
 Page 87 : en haut : Tallandier, Paris ; en bas : CCF.
 Page 88 : Bibliothèque nationale, Paris.
 Page 89 : à gauche : Harlingue-Violet, Paris ; à droite : CCF.
 Page 90 : CCF.
 Page 91 : en haut et en bas : Ciné-plus, Paris ;

Keystone, Paris.
 Page 92 : en haut : Keystone, Paris ; en bas : CCF.
 Page 93 : en haut : Kharbine-Tabapor, Paris ; en bas : CCF.

Chapitre III

Page 94 : CCF.
 Page 96 : CCF.
 Page 97 : à gauche : Keystone, Paris ; au centre : CCF ; à droite, en haut : Keystone, Paris ; à droite, en bas : CCF.
 Page 98 : en haut, de gauche à droite : Roger-Violet, Paris ; CCF ; Keystone, Paris ; Syigma, Paris ; en bas, de gauche à droite : CCF ; Keystone, Paris.
 Page 99 : de gauche à droite : Keystone, Paris ; De Wildenberg/Syigma, Paris ; Tallandier, Paris.
 Page 100 : à gauche : Bureau/Syigma, Paris ; au centre : Bisson/Syigma, Paris ; à droite : Chourgnoz/Syigma, Paris.
 Page 101 : en haut, à gauche : Tiziou/Syigma, Paris ; en haut, à droite : Nogué/Syigma, Paris ; en bas, à droite : IBM.
 Page 102 : CCF.
 Page 103 : Doiseau/Rapho, Paris.
 Page 104 : en haut et en bas : CCF.
 Page 105 : en haut et en bas : CCF.
 Page 106 : CCF.
 Page 109 : en haut : Viollet, Paris ; au centre : Lapi-Violet, Paris ; en bas : Tallandier, Paris.
 Page 110 : en haut : Keystone, Paris ; en bas : CCF.
 Page 111 : CCF.
 Page 112 : à gauche et à droite : Keystone, Paris.
 Page 113 : CCF.
 Page 114 : en haut : Léonard de Selva-Tabapor, Paris ; en bas : Andanson/Syigma, Paris.
 Page 115 : en haut : CCF ; en bas : Chauvel/Syigma, Paris.
 Page 116 : en haut et en bas : CCF.
 Page 117 : CCF.
 Page 118 : CCF.
 Page 119 : en haut et en bas : CCF.

Page 120 : en haut et en bas : IBM et Bull.
 Page 121 : CCF.
 Page 122 : Bull.
 Page 123 : en haut : CCF ; en bas : L. Maous/Gamma, Paris.
 Page 124 : en haut et au centre : CCF ; en bas : Keystone, Paris.
 Page 125 : Keystone, Paris.
 Page 126 : en haut : CCF ; en bas : Roux/Explorer, Paris.
 Page 127 : à gauche et à droite : CCF.
 Page 128 : Keystone, Paris.
 Page 129 : CCF.
 Page 130 : à gauche : CCF ; à droite : Perrin/CCF.
 Page 131 : en haut et en bas : CCF.

Chapitre IV

Page 132 : CCF.
 Page 134 : CCF.
 Page 135 : à gauche : Jim Pozarik/Gamma, Paris ; à droite, en haut : CCF ; à droite, en bas : Gamma, Paris.
 Page 136 : à gauche, en haut : Gamma, Paris ; à gauche, en bas : Syigma, Paris ; à droite, en haut et en bas : CCF.
 Page 137 : à gauche, en haut : CCF ; à gauche, en bas : Syigma, Paris ; au centre : A. Tannenbaum/Syigma, Paris ; en bas, à droite : Syigma/P. Robert, Paris.
 Page 138 : à gauche : R. Bossu/Syigma, Paris ; au centre : D. Aubert/Syigma, Paris ; à droite : Syigma, Paris.
 Page 139 : à gauche, en haut : A. Tannenbaum/Syigma, Paris ; en bas : Antoine Bloud/CCF ; à droite, en haut : Gamma, Paris ; à droite, en bas : CCF.
 Page 140 : en haut et en bas : CCF.
 Page 141 : CCF.
 Page 142 : CCF.
 Page 143 : en haut : R. Depardon/magnum, Paris ; en bas : B. Annebique/Syigma, Paris.
 Page 144 : CCF.
 Page 145 : CCF.

Page 146 : en haut : Patrice Bouvier/CCF ; en bas : CCF.
 Page 147 : en haut : S. Salgado/Magnum, Paris ; au centre et en bas : CCF.
 Page 148 : CCF.
 Page 149 : à gauche et à droite : CCF.
 Page 150 : CCF.
 Page 151 : Pascal Dolémieux/Métis, Paris.
 Page 152 : CCF.
 Page 153 : en haut : Philippe Schaff ; en bas : CCF.
 Page 154 : en haut et en bas : CCF.
 Page 155 : en haut et en bas : CCF.
 Page 156 : en haut et en bas : CCF.
 Page 157 : CCF.
 Page 158 : en haut et en bas : CCF.
 Page 159 : Pascal Dolémieux/Métis, Paris.
 Page 160 : CCF.
 Page 161 : Pascal Dolémieux/Métis, Paris.
 Page 162 : en haut et en bas : CCF.
 Page 163 : en haut : CCF ; en bas : R. Depardon/Magnum, Paris.
 Page 164 : en haut : CCF ; au centre : R. Bossu/Syigma, Paris ; en bas : S. Salgado/Magnum, Paris.
 Page 165 : CCF.
 Page 166 : en haut et en bas : R. Depardon/Magnum, Paris.
 Page 167 : CCF.
 Page 168-169 : CCF.
 Page 170 : Pascal Dolémieux/Métis, Paris.
 Page 171 : CCF.

Achévé d'imprimer en mai 1994 sur les presses d'Alba Graphic. Dépôt légal : mai 1994.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

